

Danièle HENKY

LOS PAÍSES DONDE SE LLEGA SIEMPRE : TERRITORIOS DE INFANCIA E ITINERARIOS IDEALES

Danièle HENKY

EA 1337 « Configurations littéraires »

Université de Strasbourg

daniele.henky@wanadoo.fr

daniele.henky@unistra.fr

« L'enfance est la flèche qui indique la bonne direction »¹.

Resumen: El país natal para André Dhôtel como para Henri Bosco es un lugar vivo. La cultura, los recuerdos, los sentimientos o los sueños que el escritor pone en él, lo convierten en un espacio singular. En los libros escritos para jóvenes lectores, los autores recurren a una geografía y a una historia imaginarias que se sobrepone a la realidad espacio-temporal. En *El País al que nunca se llega* de André Dhôtel y en *El Niño y el río* de Henri Bosco, el joven lector es invitado no sólo a emprender un viaje nostálgico hacia el país natal sino también a participar en una búsqueda iniciática.

Palabras clave: Viaje a la tierra natal / recuerdos e imaginación / realidad espacio-temporal / búsqueda iniciática / destino ideal.

LES PAYS OÙ L'ON ARRIVE TOUJOURS : TERRITOIRES D'ENFANCE ET ITINÉRAIRES RÊVÉS

Résumé: Le pays natal chez André Dhôtel comme chez Henri Bosco est un lieu vivant. La culture, les souvenirs, les sentiments ou les rêves que l'écrivain y projette en font un espace singulier. Lorsqu'ils sont racontés dans des ouvrages destinés à la jeunesse, ils font appel à une géographie et à une histoire

¹ Henri Bosco cité par Benoît Neiss in *Cahiers Henri Bosco*, n°13, Juin 1977, p. 67.

imaginaires qui se superposent à la réalité spatio-temporelle. En puisant dans leurs souvenirs et dans leur imaginaire pour décrire à la fois l'itinéraire et la destination idéale vers laquelle, au fil des romans, on se met en route, André Dhôtel et Henri Bosco, respectivement dans *Le Pays où l'on n'arrive jamais* et dans *L'Enfant et la rivière*, présentent non plus seulement une quête de terroir mais un voyage vers un territoire qui sert davantage de cadre à une initiation qu'à un retour aux sources nostalgique.

Mots-clés: Voyage vers le pays natal / souvenirs et imagination / réalité spatiotemporelle / quête initiatique / destination idéale.

THE COUNTRIES WHERE WE ALWAYS ARRIVE: TERRITORIES OF CHILDHOOD AND DREAMED ROUTES

Summary: André Dhôtel's home country as Henri Bosco's birthplace is a lively place. Culture, memories, feelings or dreams the author place there make of this space an original one. When we depict these spaces in « books intended for the youth » they describe both imaginary geography and imaginary history which overlap on the spatio temporal reality. By drawing from their memories and their imagination to describe the ideal destination towards which, in these novels, we set off, André Dhôtel and Henri Bosco, respectively in *the Country where one never arrives* and in *the Child and the river*, present either only a quest of country but a journey towards a territory which is used more as framework to an initiation than as framework to a nostalgic return to the beginning of life.

Keywords: Journey to the native land / memories and imagination / spatiotemporal reality / initiatory quest / ideal destination

Introduction

La thématique du voyage est de presque tous les récits d'Henri Bosco ou d'André Dhôtel, écrivains qui se sont paradoxalement peu éloignés de leur terre natale. Les paysages décrits dans leurs livres, la Provence et les Ardennes, disent en même temps l'attachement au terroir et à l'enfance et, de ce fait, ont autant à voir avec l'espace qu'avec le temps, avec l'itinéraire réel qu'avec la destination rêvée.

Danièle HENKY

En principe les espaces humains se perçoivent à la surface. On marche dans la ville, on se promène dans la campagne ; l'on y est contemporain de soi-même et du spectacle dont on est le témoin. [...] Pourtant le présent est parfois traversé de fissures qui livrent une autre dimension : celle du passé. C'est que les espaces humains ne se réduisent pas à une dimension superficielle, car l'espace naît en quelque sorte de la compression du temps. [...] (Westphal, 2007, p. 38) écrit Bertrand Westphal auteur de *La géocritique mode d'emploi*.

Le pays natal chez Henri Bosco comme chez André Dhôtel est un lieu vivant. La culture, les souvenirs, les sentiments ou les rêves que l'écrivain y projette en font un espace singulier. Evoqués dans des ouvrages destinés à la jeunesse, ils font appel à une géographie et à une histoire imaginaires qui se superposent à la réalité spatio-temporelle. En puisant à la fois dans leurs souvenirs et dans leur imaginaire pour les décrire et pour raconter comment on s'y blottit avant de s'en échapper, André Dhôtel et Henri Bosco, respectivement dans *Le Pays où l'on n'arrive jamais* et dans *L'Enfant et la rivière*, présentent non plus seulement une quête de terroir mais un cheminement vers un territoire, espace spécifique, coloré par une intertextualité propre à la culture de chaque auteur, et infiniment mobile, qui sert davantage de cadre à une initiation qu'à un retour aux sources nostalgique. Et le voyage de rêve qui est aussi un voyage rêvé trouve son charme dans un dépaysement doublé d'une sensation de familiarité avec des paysages, avec des chemins où le lecteur s'engage en ayant l'illusion qu'il pourrait s'y retrouver réellement. Un jeu auquel les jeunes lecteurs sont invités à se prêter.

1. De l'attachement viscéral au pays natal...

Henri Bosco n'a cessé de dire son profond attachement de sédentaire à la terre, à sa terre matérielle, concrète. La plupart des récits qu'il destine à la jeunesse ont pour cadre son pays natal, la Provence :

Toute œuvre de quelque importance, écrit Henri Bosco dans une page autobiographique, est toujours l'expression d'une nature, celle de son créateur. Ce sont ses propres forces qui l'animent. J'en reconnais trois dans mon œuvre : mon sang, mon pays natal, mon expérience du monde. *Mon sang*, qui est italo-provençal, est, aussi loin que je remonte, de race méditerranéenne. De là, une prise solide du concret, l'amour des formes, de la ligne et de la lignée [...] j'aime les objets pleins, les corps mesurables et intelligibles mais doués de *présence* [...] Après le sang, *le pays*. Il faut un corps pour maintenir une âme. Ce corps, c'est la Provence, et, dans la Provence, d'abord une ville illustre et ancienne, Avignon. Ensuite, une montagne [...] On l'appelle le Lubéron. (Bosco, 1972, pp. 11-12)

Les pays où l'on arrive toujours : territoires d'enfance et itinéraires rêvés

Ses héros y vivent là toutes leurs histoires réelles ou imaginaires. Ils commencent par se blottir dans un paysage qu'ils ont sous les yeux depuis leur plus tendre enfance comme l'a fait leur créateur dont ils sont l'expression. Le lien à la terre relayé par un 'goût de la niche' a été souligné par de nombreux commentateurs de l'œuvre de Bosco : « J'avais le culte des refuges, la religion des caches, comme tant d'enfants qui se créent pour eux seuls de petites retraites... ». (Bosco, 1937, p. 114). Rien d'original dans ce comportement car l'enfant est naturellement casanier, il éprouve le besoin de se sentir protégé contre les agressions de la vie extérieure, le vide, les ténèbres, l'inconnu. Colette le rappelle dans une page fameuse de *La Maison de Claudine* :

Le voyage ? L'aventure ? ... Pour une enfant qui franchit deux fois l'an les limites de son canton, ces mots-là sont sans force et sans vertu [...] la maison sonore, le jardin, le village... Au-delà, tout est danger, tout est solitude... Minet-chéri goûte la condition délicieuse d'être une enfant de son village, hostile au colon comme au barbare, une de celles qui limitent leur univers à la borne d'un champ, au cirque de clarté épanoui sous une lampe... (Colette, 1960, pp. 24-25)

La quête d'un asile : chambre, jardin, abri dans la maison ou dans la nature est perpétuelle dans les récits bosquiens. L'univers que dépeint Henri Bosco au début de *L'Enfant et la rivière*, par exemple, est fortement lié à la terre assimilée à la mère nourricière. Les endroits décrits sont sécurisants, paisibles. Le décor agreste évoque celui des romans champêtres de George Sand. Tout y est harmonie, protection, solitude heureuse et voulue. Cette impression est renforcée encore par la présence de Tante Martine, figure à la fois maternelle et autoritaire. Gardienne des traditions, elle se déplace comme une souris et habite les combles avec prédilection. Grâce à la fidèle servante, la maison devient un abri ancestral enraciné, un monde bien gardé et protégé où il fait bon retourner quand on s'est aventuré sur les chemins défendus. C'est ainsi qu'elle apparaît à Pascalet après sa folle escapade :

Devant le feu on voyait Tante Martine. Assise dans un vieux fauteuil, en tablier blanc, la coiffe de piqué nouée sous le menton, les mains posées sur les genoux immobile et grave, elle surveillait le repas du soir. Sa figure brune exprimait la confiance. Elle attendait l'enfant parti. Peut-être chaque soir avait-elle allumé ce feu, préparé ce repas, mis ce couvert, suspendu cette lampe sous la treille, sans se déranger. (Bosco, 1972, pp. 145-146)

La terre et les êtres qui en sont proches ou qui la servent, campent un décor rassurant. On cherche à conserver la confiance bienveillante de « la vieille mère des hommes ». (Bosco, 1946, p. 196)

Danièle HENKY

Les personnages de Bosco sont irrésistiblement attirés comme tous les hommes depuis les mythes anciens, par les « forces naturelles » (Bosco, 1950), par les courants telluriques qui parcourent le sol de leurs ancêtres. Ce cadre rustique, cette ambiance chaleureuse procurée par une enfance heureuse se rencontrent aussi au début du *Grand Meaulnes* d'Alain-Fournier, « le modèle du roman d'adolescence » (Alain-Fournier, 1986). Le narrateur, François Seurel, évoque un « paysage paisible – l'école, le champ du père Martin, avec ses trois noyers, le jardin dès quatre heures envahi par des femmes en visite » (Alain-Fournier, 1986, p. 160). Plus loin, il raconte le déroulement habituel des dimanches d'hiver : « Dès le matin, mon père s'en allait au loin, sur le bord de quelque étang couvert de brume, pêcher le brochet dans une barque ; et ma mère, retirée jusqu'à la nuit dans sa chambre obscure, rafistolait d'humbles toilettes ». (Alain-Fournier, 1986, p. 161). Un monde intime, humble, d'ombres, de silence qui fait ressortir avec plus d'acuité encore les débordements fantasques de « la Fête étrange ». Organisé autour du foyer, le monde des gens de la terre offre un abri immobile. Il est habité par des gardiens, figures de père, de mère, images de la tradition mais aussi de la sédentarité. Le feu, la lampe, la table, le pain y sont des repères stables qui disent la bonne chaleur et l'assurance de la nourriture quotidienne.

Cet amour de la terre natale qui enracine auteur et héros se retrouve de la même façon chez André Dhôtel contemporain de Bosco, et tout particulièrement dans l'œuvre qu'il destine à la jeunesse. Le pays d'André Dhôtel, le « promeneux des Ardennes », est cet espace particulier, à la fois proche et lointain, qui inspire et oriente toute son œuvre. Passionné par l'errance, le voyage, il s'est paradoxalement peu éloigné de sa terre natale, y revenant chaque fois qu'il le pouvait. Les Ardennes sont le cadre de nombreux récits mais aussi le sujet de plusieurs articles qu'il a écrits tel : « Ardennes le pays où l'on arrive toujours », réédité en 1999 par la Renaissance du livre. (Dhôtel, 1999) Dans *Le Pays où l'on n'arrive jamais*, l'un de ses plus célèbres romans, on peut aisément repérer quantité de lieux décrits avec une précision géographique dès le début de l'ouvrage :

Si l'on explore les Ardennes, ce n'est pas une forêt qu'on découvre, mais mille forêts. Dans les contrées situées au nord, jusqu'au Rhin ou jusqu'au port d'Anvers, ce sont des centaines de collines et de plaines chargées de richesses, et l'on peut voir aussi les eaux immenses des canaux, des fleuves et des bras de mer, tandis qu'au cœur des villes, sur des places souvent désertes s'élèvent des beffrois qui inspirent autant de terreur que d'admiration. (Dhôtel, 1987, p. 9)

Les pays où l'on arrive toujours : territoires d'enfance et itinéraires rêvés

Le jeune Gaspard, héros du roman, passe sa petite enfance dans un lieu convivial, l'auberge du Grand Cerf, situé dans un charmant village entouré de prairies et de bois. Au fil de ses aventures, il traverse des villages, des fleuves, des forêts dont l'auteur cite les noms : Anvers, Rocroi..., la Meuse, l'Escaut..., permettant au lecteur de se repérer comme sur une carte d'état-major. Tout y rappelle avec précision le monde de l'enfance de l'écrivain. Les personnages rencontrés en cours de route semblent sortis d'une époque moins contemporaine du moment de l'écriture² que de l'enfance de Dhôtel³. Les gendarmes à vélo, le coiffeur dans son échoppe, les saltimbanques, les forains diseurs de bonne aventure et autres gens amateurs de voyages lents en péniche ou en roulotte, les éclusiers, etc. semblent droit venus d'un temps, le début du XX^e siècle, où villes et campagnes vivaient à un rythme plus accordé à la nature. Les paysages décrits disent en même temps l'attachement au terroir et à l'enfance et, de ce fait, ont autant à voir avec l'espace qu'avec le temps.

Il ne s'agit pas seulement, néanmoins, de se tourner avec nostalgie vers les pays d'enfance en train de disparaître définitivement mais surtout de mettre en place une géographie à la fois intime et universelle à partir de laquelle on pourra raconter son histoire, ses histoires. Là se trouve le point de départ du voyage rêvé. Car bien que viscéralement liés à leur maison ou à leur sécurisante famille, Henri Bosco et André Dhôtel, et leurs héros, Pascalet et Gaspard, n'en sont pas moins aimantés vers un ailleurs inconnu qui les fascine :

[...] Il y a en nous autre chose et plus que nous-mêmes, écrit Henri Bosco. C'est de là que remonte jusque dans l'homme rationnel le revenant inattendu, cet ancêtre qui ne connaissait de la vie que ce qu'en procure l'union par la voie des mystères. [...] Ainsi peuvent s'expliquer les origines de mon œuvre, du moins pour ce qui en est définissable. Mais le souci que j'ai toujours eu du mystère présent en toute chose me laisse penser que, là comme ailleurs, ce qu'on peut expliquer n'est pas l'essentiel. Il y a aussi *Le Secret du Roi*. (Bosco, 1972, pp. 12-13)

Et, lorsque Gaspard s'échappe de la terre ancestrale – qui du reste n'est pas vraiment la sienne car ses parents sont des nomades – il est projeté d'un seul coup dans un autre monde, c'est-à-dire dans un univers différent, dépaysant parce que mobile et donc ouvert sur le mystère.

² 1955 est la date de la première édition du roman.

³ Né en 1900, Dhôtel a l'âge de Gaspard vers 1910.

Danièle HENKY

2. ...au voyage rêvé vers l'enfance reconstruite

Aussi douillet que soit le refuge, presque tous les héros bosquiens éprouvent, eux aussi, le désir de le quitter parce que, le plus souvent établi selon les lois des adultes, entouré de barrières et de défenses, il secrète l'ennui. Le narrateur de *L'Enfant et la rivière*, Pascalet manifeste à un moment du récit très explicitement sa lassitude : « Ce paysage monotone m'attristait » (Bosco, 1972, p. 16). Et après sa fugue, de retour au Mas du Gage, il souffre de langueur et dépérit :

Un indéfinissable ennui alourdissait mon existence. Les journées me paraissaient longues. J'errais çà et là, désœuvré, autour de l'aire, dans le verger et sous les vieux platanes ; Parfois, lassé de la maison et de ses dépendances, j'allais m'asseoir dans le chemin, sur le bord du fossé. Et là, sans plaisir, j'attendais. (Bosco, 1972, p. 150)

Pascalet est le double de l'enfant Bosco qui vit le plus souvent seul, sans compagnon de jeux, au cœur d'un pays sans grand relief, celui de la région d'Avignon. Il se console de sa solitude en s'évadant au moyen du songe. On peut envisager que l'écriture a, par la suite, relayé le vaisseau du rêve. Commentant un autre roman de Bosco pour la jeunesse, *L'Âne culotte*, Samivel souligne à quel point le désir paradoxal du « rester/partir » des héros bosquiens recoupe celui de Bosco lui-même : « Entre ces deux versions de la patrie provençale, le désir de Bosco n'a jamais cessé d'hésiter, d'osciller, tantôt subjugué par l'Ordre et les Nombres, tantôt séduit, entraîné par le flux des sèves et du sang, guettant avec espoir, avec avidité, parmi les bois et les clairières l'ombre ultime d'un faune, d'une autre 'bête du Vaccarès' » (Samivel, 1976, pp. 78-79).

Dans *L'Enfant et la rivière*, Pascalet, violemment tenté par la fuite, rêve de la rivière qui borne le domaine du Mas du Gage où on lui défend d'aller jouer :

Je ne tenais plus en place. Une envie folle me prenait de m'enfuir jusqu'à la rivière [...] Ce besoin me prenait comme il prend tout le monde. Et c'était un désir si vif de m'échapper que j'en tremblais de peur. Je risquais toujours d'y céder un beau matin, et de partir à l'aventure. Il n'y manquait que l'occasion. (Bosco, 1972, p. 20).

Il sait attendre son moment. L'attente, le guet font partie du plaisir de la fugue future. Puis, quittant un univers confiné, étroit, étanche, il fait d'un coup l'expérience synesthésique du vrai monde : violence

Les pays où l'on arrive toujours : territoires d'enfance et itinéraires rêvés

des odeurs, ballet d'insectes, fraîcheur virginale des fleurs se mêlent et se confondent à l'envi pour l'étourdir.

Et quand je poussai le portail donnant sur la prairie, mille parfums d'herbes, d'arbres, d'écorce fraîche me sautèrent au visage. Je courus sans me retourner jusqu'à un boqueteau. Des abeilles y dansaient. Tout l'air, où flottaient les pollens, vibra du frémissement de leurs ailes. Plus loin un verger d'amandiers n'était qu'une neige de fleurs où roucoulaient les premières palombes de l'année nouvelle. J'étais enivré. (Bosco, 1972, p. 24)

Pascalet se risque de plus en plus loin et s'installe dans la barque du braconnier Bargabot qui se détache du rivage alors qu'il s'y est endormi. D'abord 'abri', la barque, cette « matrice qui vogue et qui sécurise dans la traversée du monde » (Chevalier et Gheerbrant, 1982, p. 116) finit par dériver et par éloigner l'enfant de la métairie d'où il vient, sans espoir de retour.

Je perdis la notion du temps, du lieu et de moi-même, et je ne savais plus qui s'en allait, de ma barque ou de la rivière [...]. Pris dans un courant invisible je partais à la dérive [...]. J'allais droit au récif [...] je fermai les yeux. L'eau gronda, puis la barque saisie dans un remous vira avec lenteur. Un raclement ébranla la vague. Elle s'immobilisa sur un lit de gravier. J'ouvris les yeux. J'étais sauvé. Nous venions d'échouer sur une grève en pente douce, à la pointe de l'île. (Bosco, 1972, p. 40)

Ayant perdu ses repères spatio-temporels, le jeune héros est alors emporté, sans pouvoir rien y faire, vers les dangers inhérents à toute aventure. La scène, vue par les yeux de Pascalet, est dramatisée et devient un récit de naufrage. L'enfant, dont on dit qu'il lit trop⁴, a probablement en mémoire *Robinson Crusoe*. Ne parle-t-il pas de « récif », de « grève », « d'îles » ? Les verbes utilisés par le narrateur, révèlent son état d'âme qui superpose à la réalité vécue, la réalité imaginée : « je partais à la dérive », « j'allais droit au récif », « l'eau gronda », « nous venions d'échouer ». Le passage du « je » au « nous » est, à ce moment, tout à fait significatif de la part de jeu qui entre dans l'émotion bien réelle de Pascalet. De plain-pied dans l'aventure, avec des compagnons fictifs qui lui donnent de l'épaisseur, il passe alors miraculeusement sur l'autre versant de son univers et y parvient indemne. Il aura suffi de fermer les yeux puis de les ouvrir pour « venir au monde » en se coupant de l'ancienne vie, de son temps et de son espace :

⁴ *L'Enfant et la rivière*, p. 148. « Il a souffert tout le temps d'insomnies, affirma Tante Martine. Il lit trop. Ça l'énerve, ce petit ».

Danièle HENKY

Deux cents mètres d'eau profonde me séparaient de mon rivage, le rivage des terres habitées. Là fument les bonnes maisons maternelles. A deux kilomètres plus loin, sous un bosquet de pins et de platanes, la mienne, dans ce bleu matin, devait mettre son fil de fumée sur le ciel. Il était neuf heures. Déjà Tante Martine avait allumé son feu de bois. Et elle me cherchait. (Bosco, 1972, p. 148)

Pascalet est désormais éloigné de la mère et de toutes ses représentations : le foyer, la maison, Tante Martine. Dans *L'Eau et les Rêves*, Bachelard se réfère à une coutume antique selon laquelle on confiait aux flots les enfants dont on ne voulait pas :

On s'explique alors que lorsque de tels enfants abandonnés à la mer étaient rejetés vivants sur la côte, quand ils étaient « sauvés des eaux », ils devenaient facilement des êtres miraculeux. Ayant traversé les eaux, ils avaient traversé la mort. Ils pouvaient alors créer des villes, sauver des peuples, refaire un monde. (Bachelard, 1942, p. 89)

Et même si Pascalet n'est pas Moïse, la traversée de la rivière est symbolique de la mort du petit enfant protégé, inaccompli qu'il était : « En deçà, c'est la vie calme et sans accent de tous les jours ; au-delà, les pires rencontres sont possibles sans exclure celle du démon ». (Lambert, 1951, p. 102). Le voyage appréhendé sous cet angle est à la confluence du rêve et de la réalité. Le récit de Bosco cultive jusqu'au bout cette ambiguïté. Il s'agit moins cependant de quitter le territoire d'enfance que de le façonner, de le rendre conforme à ses goûts et à ses désirs.

La double tentation du « rester/partir » se rencontre aussi chez André Dhôtel. Dès lors, la description du pays d'enfance dans lequel on souhaite « s'encoquiller » ne saurait être univoque et, dès le début du *Pays où l'on n'arrive jamais* qui conte la naissance de Gaspard Fontarelle, elle donne à voir la superposition de plusieurs espaces-temps qui, par glissements successifs, conduisent héros et lecteurs aux frontières du monde réel. André Dhôtel puise à la fois dans ses souvenirs et dans la culture de son enfance pour décrire le pays natal et en nourrir les terres. Après une mise en place géographique précise du lieu qui utilise le plan large ou général, l'écrivain a recours au plan rapproché. Il focalise l'attention du lecteur non plus sur une région, ni même sur un village mais sur une maison de ce village : celle dans laquelle Gaspard voit le jour. Les premiers chapitres du *Pays où l'on n'arrive jamais* mettent en scène les lieux de l'enfance, les décors d'une mémoire reconquise plus, peut-être, que les paysages naturels ou ruraux d'une région donnée. Ici, l'imaginaire prend racine pour construire son univers se nourrissant des autres imaginaires qui ont imprégné l'espace. Les Ardennes, le Nord

Les pays où l'on arrive toujours : territoires d'enfance et itinéraires rêvés

constituent le territoire ancestral mais il est aussi celui de tous les auteurs qui ont puisé consciemment ou inconsciemment dans la mémoire collective pour écrire leurs histoires. L'ouverture du territoire d'enfance se fait en direction des mondes rêvés de la littérature par l'intermédiaire de la culture de l'auteur. Si Bosco évoque le *Robinson Crusoe* de Defoe dans *L'Enfant et la rivière*, Dhôtel utilise le fonds culturel des légendes nordiques dans *Le Pays où l'on n'arrive jamais*.

Afin d'ajuster les langages de Gaspard, sa marraine (qui n'est pourtant pas une mauvaise fée) le pose étourdiment sur le plateau d'une balance sans se rendre compte qu'un chat somnole sur l'autre. Projeté dans les airs, sous l'effet du poids de l'enfant, l'animal affolé retombe au milieu des convives toutes griffes dehors et provoque une véritable panique. Ainsi commencent les aventures de Gaspard qui ne sont pas sans évoquer celles de Thil Ulenspiegel. Ardennais, Dhôtel connaissait sans doute pour l'avoir lue ou entendu raconter : *La Légende et les aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandres et ailleurs* écrite par Charles de Coster en 1867. L'écrivain belge d'expression française y raconte la vie tumultueuse d'Ulenspiegel, héros national flamand espiègle et haut en couleurs. Si le Gaspard de Dhôtel n'est pas un héros national, il est comme Ulenspiegel un personnage imprévisible, courageux et frondeur qui ne se laisse pas enfermer et va au bout de ses aventures. Dans la suite du récit, plus son héros grandit et s'éloigne, dans l'espace comme dans le temps, de sa terre natale, plus les lieux décrits deviennent énigmatiques. Ils sont alors marqués par la dimension onirique. Comme le héros du *Gaspard de la nuit* d'Aloysius Bertrand dont il porte le prénom, le jeune protagoniste du *Pays où l'on n'arrive jamais*, traverse une nuit d'orage sur un cheval au galop. Alors commence une dérive qui s'apparente à celle de Pascalet, dans *L'Enfant et la rivière*. Les personnages principaux de ces histoires sont embarqués dans des voyages dont il est difficile de dire s'ils sont réels ou rêvés. La part de l'imaginaire qui métamorphose les récits provient à la fois des souvenirs d'enfance magnifiés des auteurs de ces livres, de leur culture littéraire qui s'y superpose, et de leur imagination créative emportée par l'écriture. Pascalet dans sa barque et Gaspard sur son cheval fou en constituent la métaphore.

3. Voyages de l'autre côté

La vie routinière et sage de Lominval, petit village des Ardennes, aurait dû mettre Gaspard à l'écart de toute vie aventureuse. Fils de forains, il a été confié à sa tante afin de connaître une vie sédentaire

Danièle HENKY

plus conforme à la norme sociale. Il y rencontre un enfant fugitif qui a décidé de retrouver « Maman Jenny » et le pays de son enfance. Gaspard se lie d'amitié avec lui, ignorant qu'il s'agit d'une fille, Hélène, déguisée en garçon. Lorsque son nouvel ami le quitte, Gaspard qui ne peut supporter d'en être séparé, se lance à sa poursuite. Il va être entraîné malgré lui dans de folles aventures. Un merveilleux cheval pie, apparaissant et disparaissant au gré de sa fantaisie, lui vient en aide et lui fait traverser des régions inconnues à la recherche du pays où l'on n'arrive jamais. Hélène pense pouvoir y retrouver sa mère. Sans réelles connaissances géographiques, emporté par ce cheval aussi mystérieux que fougueux vers son destin, Gaspard est affolé par le spectacle des routes et des sentiers qui se croisent sous les sabots de sa monture, dessinant une toile dont il est prisonnier :

Le cheval filait bon train [...]. Après avoir remonté la route jusqu'au dernier tournant, il s'élança dans une allée forestière et il rejoignit une autre route qui descendait par le travers des futaies. Puis il prit un large sentier qui le conduisit dans une ancienne coupe. Cette coupe semblait fermée de toutes parts et le cheval modéra son train. [...] (Dhôtel, 1987, p. 48)

Au fil de sa course, le jeune garçon découvre des paysages inconnus de lui et ne peut les nommer et les identifier qu'après un long moment. La multiplication, dans le roman, de scènes nocturnes accentue encore l'impression de la métamorphose déstabilisante des décors. Dans la nuit, le héros est véritablement dépaycé. S'il est un espace-temps où la géographie normée n'a plus cours en effet c'est celui du monde de la nuit.

La nuit, écrit Henri Bosco, est l'espace privilégié du paradoxe. Nuit profonde et nuit noire, elle recouvre la terre d'un voile opaque qui semble fait pour protéger l'homme, mais qui au contraire le rend plus vulnérable, inconfortable dans un monde aveugle de tâtonnements, dans une réalité devenue floue et angoissante. (Godin, 1968, p. 129)

Cependant si la nuit empêche la représentation, elle est propice à l'éveil de l'imagination et permet à Gaspard de s'approprier l'espace qui l'entoure, fût-ce en le peuplant d'angoisses et de dangers. Le narrateur peut à sa guise y laisser libre cours à ses facultés créatives conférant à son voyage une dimension supplémentaire. La réalité s'y transforme comme dans les glaces d'un kaléidoscope. La première nuit que connaît Gaspard hors de chez lui est celle de la forêt. Il traverse au galop non pas une mais « mille forêts » lui semble-t-il. Les sabots du cheval font un bruit de tonnerre qui précède de

Les pays où l'on arrive toujours : territoires d'enfance et itinéraires rêvés

peu le tumulte d'un vrai orage : « Gaspard se crut vraiment transporté dans un autre monde » (Dhôtel, 1987, p. 49). Les exagérations sémantiques, la mise en scène romantique de la découverte d'un nouvel univers, les jeux de lumière, variations sur des clairs obscurs très picturaux, rappellent la chevauchée fantastique pleine de magie du *Gaspard de la nuit* d'Aloysius Bertrand. A ce moment du récit, le héros comme le lecteur entrent dans un espace que tout concourt à présenter comme fantastique.

Comme on traversait des rocailles semées de bruyères, les fers du cheval lancèrent des étincelles et ce fut à ce moment-là que l'orage éclata. [...] La lumière rasante faisait paraître d'un noir intense les nuées qui furent déchirées bientôt par cent autres lumières, lorsque les éclairs les parcoururent. [...] Puis tout l'éclat du jour disparut. [...] A chaque instant Gaspard s'attendait à voir un éclair écraser l'un des arbres mais la foudre capricieuse tombait au hasard. Gaspard se souciait peu de la pluie qui collait ses vêtements à son corps. Il regardait avec une angoisse émerveillée les éclairs qui roulaient leurs boules de feu entre les troncs. (Dhôtel, 1987, p. 50)

De la même façon, dans *L'Enfant et la rivière*, Pascalet et Gatzko – le petit Bohémien rencontré sur l'île des Caraques et qui, fugueur comme lui, l'accompagne désormais dans son périple – vivent la nuit plus que le jour au cours duquel, le plus souvent, ils dorment. Leur imagination est sans cesse stimulée par cette vie nocturne. A l'affût des bruits et des traces, ils s'inventent une bête sauvage, une chimère à laquelle l'ombre de la nuit fait pousser des oreilles, une « queue terrible » et donne finalement naissance au « Racal ». Lorsque l'on ouvre la porte au mystère, cependant, il est bien rare que la paix et la sérénité continuent d'habiter le cœur. La nuit maternelle qui, au début, protège les enfants en les couvrant de son manteau protecteur, a tôt fait de se révéler plus menaçante que sécurisante. Les ténèbres se peuplent de fantômes. Du monde des apparences on passe à celui des apparitions. Pascalet et Gatzko ne s'y trompent pas, la nuit ne travestit pas seulement le décor, elle leur donne à voir un autre pays. Leur regard se porte alors du bas, effacé par l'ombre, vers le haut, éclairé par les astres.

Nos nuits n'étaient qu'un empire d'étoiles. Il en pendait de tous côtés et l'entrecroisement de leurs branches d'argent étincelait, en haut, sur l'ombre, tandis que, tout autour de nous, leurs milliers de feux purs luisaient sur les eaux immobiles. Nous flottions entre deux ciels calmes, hors du temps et de l'espace... (Bosco, 1972, p. 83)

Privé de ses habituels repères, Pascalet quitte la terre ferme pour les eaux du ciel qui, comme celles de la rivière, le font dériver. Mais cette fois-ci le voyage l'emmène beaucoup plus loin que l'île des

Danièle HENKY

Caraques. S'il a pu jusqu'ici exercer son imagination de lecteur et croire qu'il entrait dans une histoire connue de lui, construite par lui, l'espace de la nuit le dérouta. Tout y est inversé et les feuillages des arbres sont des algues mouillées par l'eau du ciel.

Le bois de chênes tout entier baignait dans la clarté lunaire. A travers les feuillages noirs, elle descendait en colonnes bleuâtres. Les vieux arbres trempaient de toutes leurs branches dans ce bleu astral. Quand moi-même j'entrais, sortant de l'ombre, dans un de ces blocs de clarté, je devenais subitement un petit corps pétri de lumière et de lune. (Bosco, 1972, p. 115)

Le clair de lune a pétrifié la lumière et celle-ci dessine les colonnes d'un temple sacré. Pascalet y reçoit son corps lumineux et peut se rendre, ainsi métamorphosé, dans un village étrange où le temps paraît s'être arrêté. Tous les habitants du village sont réunis sur la place où ils attendent le déroulement d'un spectacle de marionnettes. Grand-père Savinien, le marionnettiste, raconte sous la forme d'une parabole, le passé, le présent et l'avenir de Gatz, le mystérieux compagnon de Pascalet. Dans un Eden « où poussaient des fruits énormes », des parents trop heureux commettent le péché d'orgueil ; leur unique enfant est aussitôt enlevé à leur affection par des Bohémiens et ce n'est qu'au terme d'une longue errance sur des chemins d'angoisse que le père finit par retrouver son fils. A partir de ce moment, dans le récit, le réel et l'irréel deviennent interchangeable. Les histoires des personnages principaux s'emboîtent les unes dans les autres comme des poupées gigognes et, lorsqu'à la fin du livre, Pascalet retrouve Gatz et demande à ses parents de l'adopter, le lecteur, comme les héros un peu plus tôt dans l'histoire, a perdu tous ses repères habituels de lecture. « Bosco, explique J. C. Godin, [...] aime à se tenir dans une sorte de rêve éveillé, sur « une ligne de vie flottante entre les rives du soleil et les rives de l'ombre ». (Godin, 1968, p. 145)

Pays des songes, la nuit est le domaine de Morphée, elle crée les formes et les images s'y engendrent. Gaspard Fontarelle l'apprend, lui aussi, à ses dépens, dans *Le Pays où l'on n'arrive jamais*, tout comme Ludovic et Jérôme ses amis qui croient découvrir, à la faveur de la double obscurité de la forêt et de la nuit, « le grand pays », but de leur périple. Mais ils se trompent, ils en sont loin. Dès lors, afin d'éviter d'être le jouet de ses illusions, Gaspard confie son destin au cheval pie réapparu, métaphore des forces les plus obscures qui l'animent et le conduisent. Le cheval est l'animal des ténèbres et des pouvoirs magiques, clairvoyant, il exerce des fonctions de guide et d'intercesseur qui en font un adjuvant dans

Les pays où l'on arrive toujours : territoires d'enfance et itinéraires rêvés

beaucoup de récits initiatiques et dans les contes de fées. (Chevalier et Gheerbrant, 1982, p. 223) Le cheval pie emmène Gaspard, au rythme de son galop endiablé et au cours d'une nuit interminable vers Maman Jenny. Durant tout le voyage, les régions traversées, peuplées de bêtes, faiblement éclairées par un croissant de lune, sont méconnaissables. La profondeur nocturne efface les frontières. Comme Pascalet et Gatzso dans *L'Enfant et la rivière*, tous les personnages qui accompagnent Gaspard dans sa quête perdent eux aussi non seulement la notion de l'espace mais celle du temps : « Il semblait qu'on ne sortirait jamais de cette forêt. Les voyageurs avaient perdu conscience de toute durée. Ils se taisaient et regardaient de tous leurs yeux par-dessus les oreilles du cheval qui bondissait. [...] Où se trouvaient-ils ? [...] Dans quel pays allait-on se réveiller ? » (Dhôtel, 1987, p. 219)

Si les questions se multiplient à la fin du roman, elles n'obtiennent cependant pas de réponses ou du moins aucune des réponses que l'on pouvait attendre. On n'a pas quitté les Ardennes même si le voyage a semblé interminable. En suivant le rythme fou du cheval devenu le seul guide de l'expédition, Gaspard et ses compagnons arrivent à bord de leur attelage dans une petite ville banale :

Enfin le cheval, revenant pour la sixième fois sur la route, renonça à son manège et s'élança sur la droite. [...] Bientôt, on entra dans une petite ville par un passage entre de grandes maçonneries qui devaient être des fortifications. [...]

- Il faut voir, murmurait Niklaas.

Que fallait-il voir ? Au bout de la rue on distingua des lumières plus vives que celles du simple éclairage municipal. On entendit les flonflons d'une musique.

- Quel pays ? murmura Ludovic.

- Une fête, dit Gaspard. (Dhôtel, 1987, p. 220)

Progressivement les héros reconnaissent Rocroi, Launois, Verziers, la Meuse, l'Argonne... dans ce qu'ils avaient pris d'abord pour un nouveau monde. Étrangement, cependant, le dernier pays, celui du bout des aventures est un endroit sans nom propre : « c'est une fête », dit Gaspard. Tout se passe comme si l'endroit dans lequel on arrive au bout d'aventures réelles ou imaginaires importait moins que ce que l'on y trouve. Hélène, l'enfant fugueuse à l'origine de toutes les aventures des héros y retrouve l'affection maternelle et la joie du foyer. Gaspard apprend que ses parents ne sont pas loin et connaissent Maman Jenny. Une grande famille nouvelle se dessine, enrichie par les amis de la route. Ce lieu de la joie auquel aboutit le voyage, est donc bien un espace festif. Il est aussi celui de la

Danièle HENKY

merveille puisque Maman Jenny dit avoir vu « le Paradis » en retrouvant sa fille, au bout de dix ans de vaine quête. En se blottissant dans les bras de sa mère, Hélène découvre ce pays impossible, reconstruit dans son souvenir à l'aide de tous les morceaux de paysage happés par la fenêtre de la roulotte de ses parents nomades.

Et c'est aussi un paradis que Pascalet découvre à la fin de ses aventures dans *L'Enfant et la rivière*. Un lieu idyllique habite désormais ses rêves. Lorsqu'il s'endort, dans ses songes, une rivière recréée lui apparaît. Elle est l'expression de son échappée vers un univers dans lequel il a fait l'expérience de la « vie libre ».

Parfois, un courant entraînait des créatures inimaginables, corps laiteux, aux formes changeantes, d'où émanait une clarté diffuse qui disparaissait rapidement. On voyait se mouvoir avec lenteur sur leurs cinq branches bleues des étoiles vivantes, cependant que nageaient les conques transparentes de coquillages inconnus à travers des forêts de coraux fragiles... [...] Et là j'errais joyeux, dans des sites connus [...] Là tout me ravissait, les oiseaux, les fleurs, la vie libre, [...]. C'était un lieu privilégié. La nature des roches cristallines y avait composé des fonds purs où les ondes calmes se purifiaient. (Bosco, 1972, p. 155)

Par miracle à son réveil, à la fin du livre, Gatzko qu'il avait perdu lors de son retour vers le Mas du Gage, gratte à ses volets. Désormais, ce frère d'aventure, que Tante Martine s'empresse de « brosser de la tête aux pieds » pour le rendre présentable va habiter la métairie de Pascalet et de ses parents. La joie est au rendez-vous comme à la fin du *Pays où l'on n'arrive jamais*. Elle scelle la réunion de l'enfant sage et du petit sauvage comme les deux versants d'une même personnalité. Mais ici aussi rien n'est jamais acquis ni terminé et le récit se clôt ou ne se clôt pas sur des points de suspension : « C'est ainsi que Gatzko devint mon frère. Quant à son histoire, peut-être, un jour, vous la raconterai-je... » (Bosco, 1972, p. 159) En fait, à la fin de l'histoire, au moment où le narrateur – l'auteur – reprend la main de toute évidence, il apparaît que l'espace singulier et infini découvert au terme de ces parcours initiatiques à mi-chemin entre rêve et réalité correspond à la prise de conscience par les héros d'un monde en construction permanente, celui de leur identité : « L'horizon du grand pays recule sans cesse au fond de l'espace et du temps. C'est le pays où l'on s'éloigne toujours ensemble, et l'on ne parvient en un lieu désert que pour en trouver d'autres plus beaux ». (Bosco, 1972, p. 229) En faisant successivement l'expérience de la perte des repères et de leur reconquête, passant d'un monde donné pour réel à un univers imaginaire, au carrefour de « l'espace intime et de l'espace indéterminé » (Bachelard, 1961, p.

Les pays où l'on arrive toujours : territoires d'enfance et itinéraires rêvés

206) les héros finissent par entrer (et le lecteur avec eux) dans un espace jubilatoire et libérateur qui est sinon le but de la quête du moins la révélation de la raison de leur voyage polysémique à recommencer infiniment.

*

La recherche obsessionnelle d'un autre monde, paradis perdu ou terre promise, se retrouve souvent en littérature de jeunesse. Les héros de romans ou de contes quittent le milieu sécurisant dans lequel ils ont vécu jusque-là pour passer de « l'autre côté » selon l'expression de Le Clézio.

L'enfance est faite de cette « double postulation simultanée » : un désir de la quitter pour découvrir autre chose ; une crainte, ce faisant, de perdre une sécurité, une unité qu'il [l'enfant] sent lui être essentielles. [...] l'enfance est ce paradis dont l'impatience ou la nécessité nous poussent à passer le seuil, mais qu'il n'aurait jamais fallu quitter. Inconciliables exigences. (Neiss, 1977, pp. 81-82)

L'enfant, particulièrement l'enfant-rêveur, l'enfant-lecteur, sorti comme par miracle du décor diurne, se laisse entraîner vers la face obscure du paysage interdit, même si sa curiosité est mêlée d'angoisse. « [...] quand un imprudent errant dans la nuit y cherche le sens d'un rêve insolite qu'il est en train de faire, elle [la lune] le prend à son insu dans ses jeux de lumière et l'emmène sur le chemin qui l'entraîne insensiblement vers l'autre monde ». (Bosco, 1967, p. 210)

Métaphores de la transgression de l'interdit, le franchissement de la rivière, dans *L'Enfant et la rivière*, et la fugue à cheval dans *Le Pays où l'on n'arrive jamais* sont bientôt relayées par le sommeil dans lequel sombrent les héros. « Toujours, c'est le signe que le héros meurt à un monde avant de se réveiller à un autre ; ce sommeil initial est initiatique, symbole de mort virtuelle et de résurrection rituelle [...] Mais, que le sommeil éteigne le monde de la ville, ou qu'il éveille à de plus lucides visions, toujours il sert de seuil à un autre monde extraordinaire ». (Baudry, 1986, pp. 71 et 83) Pascalet et Gaspard s'enfoncent ainsi doublement dans la nuit où se déroule l'essentiel de leurs aventures qui revêtent bientôt un caractère onirique. Au fil de l'histoire, il devient de plus en plus difficile au héros et au lecteur de percevoir la frontière qui sépare le monde des songes du monde réel.

Simultanément et symétriquement, les auteurs de ces histoires, lors d'un voyage inversé, renouent avec la terre originelle et posent sur elle un regard enrichi par leurs expériences et leur culture. A partir de ce lieu retrouvé, ils déroulent le fil de l'écriture. Le voyage rêvé des héros et de leurs auteurs

Danièle HENKY

n'aboutit pas cependant à une terre strictement définie. Il est avant tout la métaphore de deux itinéraires croisés, celui de l'auteur et celui du lecteur. Dans ce type de quête, on ne peut retrouver le pays natal qui évolue avec le temps. L'espace découvert au terme de l'histoire, cela se vérifie chez Bosco comme chez Dhôtel, est cependant un endroit festif, un pays sans frontières comme sans limites, habité par les compagnons que l'on s'est choisis. La joie que procure sa découverte vient peut-être essentiellement du fait que l'on sait pouvoir le reconquérir chaque fois qu'un livre s'écrit et se lit, prolongeant à loisir les chemins de fugue de l'enfance : « Mais quelles que soient les aventures qui nous attendent en compagnie d'un cheval pie traversé par la foudre JAMAIS NOUS NE QUITTERONS LE GRAND PAYS ». (Dhôtel, 1987, p. 230)

Bibliographie

- Alain-Fournier. (1986). *Le Grand Meaulnes*. Paris : Classiques Garnier.
- Bachelard, G. (1942). *L'Eau et les Rêves*. Paris : José Corti.
- Bachelard, G. (1961). *La Poétique de l'espace*. Paris. Les Presses universitaires de France.
- Baudry, R. (1986). Le sommeil, porte d'un autre monde chez Henri Bosco. *Henri Bosco : mystère et spiritualité*, Actes du III^e colloque international Henri Bosco, 22-24 mai 1986, (71- 83). Paris, José Corti,
- Bosco, H. (1937). *L'Âne Culotte*. Paris : Gallimard.
- Bosco, H. (1946). *Le Jardin d'Hyacinthe*. « NRF ». Paris : Gallimard.
- Bosco, H. (1950). *Un Rameau de la nuit*. Paris : Flammarion.
- Bosco H. (1967). *Mon Compagnon des songes (Souvenirs)*. « Soleil, N.R.F. ». Paris : Gallimard.
- Bosco, H. (1972). Henri Bosco par lui-même. *Cahiers Henri Bosco*, n° 1, nov. 1972.
- Bosco, H. (1972). *L'Enfant et la rivière*. « 1000 soleils ». Paris : Gallimard.
- Chevalier, J. et Gheerbrant, A. (1982). *Dictionnaire des symboles*. Paris : Robert Laffont.
- Colette. (1960). *La Maison de Claudine*. « Livre de Poche ». Paris : Gallimard.
- Dhôtel, A. (1987). *Le Pays où l'on n'arrive jamais*. « Folio junior ». Paris : Gallimard.
- Dhôtel, A. (1999). *Ardennes, le pays où l'on arrive toujours*. Tournai : Renaissance du livre.
- Godin, J.- C. (1968). *Henri Bosco une poétique du mystère*. Montréal. Les Presses de l'université de Montréal.

Les pays où l'on arrive toujours : territoires d'enfance et itinéraires rêvés

- Lambert, J. (1951). *Un Voyageur des deux mondes*. Essai sur l'œuvre d'Henri Bosco. « Les Essais ». N°51. NRF. Paris : Gallimard.
- Neiss, B. (1977). Notes pour une étude de l'enfance dans l'œuvre de Bosco. *CAHB*, N°13, avril-octobre.
- Samivel. (1976). *L'Âne Culotte* et l'univers onirique d'Henri Bosco. *CAHB*, n° 11, avril-octobre.
- Westphal B. (2007). Notes pour une géocritique de la littérature de jeunesse. *Du local à l'universel. Espaces imaginaires et identités dans la littérature d'enfance*, actes de colloque coordonnés par J. Foucault et M.Constantinescu, Suceava, université de Suceava, 38.